

À la recherche du sommeil perdu

Jacques Brault

Volume 26, numéro 2 (152), mars 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30748ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1984). À la recherche du sommeil perdu. *Liberté*, 26(2), 75–80.

JACQUES BRAULT

À LA RECHERCHE DU SOMMEIL PERDU

La pensée est fille de nuit. Et la télévision sa prédatrice. Non, je ne délire pas, très chers, je m'apprête à dormir. Baudelaire tenait la préparation au sommeil pour «l'aventure sinistre de tous les soirs». Tiens donc! Je croirais plutôt, comme le bon Bachelard, à une poétique du sommeil; chimère qui existe, par les soins d'Aloysius Bertrand, avec la complicité de Maurice Ravel. A l'exemple de Socrate sur son lit de mort, je convoque des amis autour de mon endormissement. Et je commence à penser pour de vrai. Des bribes de souvenirs me taquinent l'entendement. Je rouvre les yeux et je vois à travers le temps.

Nous habitons rue Kent, dans le bas de la Côte-des-Neiges. Sortir de chez soi, c'était l'effort; rentrer chez soi, le repos. Rien de plus naturel, paraît-il. Mais, l'été surtout, le sommeil ne venait pas toujours aussi facilement qu'une idée. Les gens ouvraient leurs fenêtres et leur poste de télévision. Le bourricot idéologique me submergeait de braiments médiatiques jusqu'aux petites heures. J'en étais quitte pour souhaiter la panne d'électricité ou l'orage et tout le tremblement ou l'incendie général suivi du déluge universel. Bref, je me rongais les os. Mon rhumatisme moral ne connut plus de bornes le jour où le voisin d'en face se fit livrer un gigantesque appareil

toutes-couleurs-et-son-stéréo. Mes aïeux! Avant six mois, il ne me resterait pas le moindre osselet. J'en étais déjà flasque. Remarquez que je n'ai rien contre la télévision; c'est elle qui a tout contre moi. Dans une de mes vies antérieures, nous avons failli faire bon ménage. J'avais loué une maison meublée. Au fond du salon reposait un antique téléviseur. Je l'allumai par mégarde. Il marchait de guingois; il fallait le regarder en penchant la tête à midi moins le quart. L'image, grise et crème, se brouillait pour des vétilles et le son bredouillait des espèces d'excuses. C'était un timide et un somnolent. Le soporifique rêvé. Il m'arrivait, quand nous menacions tous deux de couler dans la stupeur béate, de me secouer et de lui flanquer une taloche. L'image se redressait, le son filait doux. Cela durait un bon dix minutes, la pause habituelle entre deux séances publicitaires. J'aurais fini par devenir le parfait téléphage, comateux chronique, zombifié à jamais, si le propriétaire n'avait décidé de le reprendre avec la maison.

Cependant, je reviens rue Kent. Un soir que le dinosaure arc-en-ciel du voisin faisait machinalement son travail de décervelage, des enfants s'attroupèrent au pied d'un érable, à côté de chez moi. Je rêvassais à la fenêtre (fermée), supputant la longueur et la largeur de ma prochaine insomnie. Un brin de curiosité m'amena dehors; moi aussi je levai le nez vers les hautes branches où les gamins lançaient des cailloux. Je leur baillai mon indignation: immobile sur son perchoir, l'œil pers et impavide, la tête noble, l'oiseau d'Athéna contemplait l'humaine inanité. A dire vrai, pour autant qu'un début de torticolis me permettait une juste appréciation, la chouette considérait le monstre éructant et bariolé du voisin, cauchemar de mes nuits blafardes. C'est cela qui m'atteignit au vif (à ce qui m'en restait). Je ne suis pas, très chers, de ces narrateurs de rêves, vous le savez, qui vous prennent pour un divan de psychanalyste; ils s'étendent à n'en plus finir sur leurs particularités oniriques et vous prient de trouver un sens à ce qui n'en a pas. En

somme (ah! la gentille expression), ils voudraient qu'on tire le significatif de l'insignifiant. Le mieux, quand on les voit venir, c'est de se retirer en douce. Donc, c'était une chouette rayée, un hibou de taille plutôt forte à coloris brun et blanc. J'étais bien éveillé, quoique envahi d'une étrange torpeur, le nez en paratonnerre et tâchant de savoir pourquoi le cousin du harfang semi-fabuleux s'intéressait aux âneries télévisuelles. Un millénaire plus tard, le nez me pesa. Imbécile! (il s'agit de moi, bien sûr) il m'aura fallu un temps fou pour constater que ce silencieux (ah! le gentil mot) représentant de l'ordre des strigiformes dormait. Ce devait être pure coïncidence qu'il se soit installé face à la fenêtre de mon voisin télémaniaque. Il ne ronflait ni ne sifflait; il songeait en compagnie peut-être des mânes de Scipion le songeur, rappelez-vous, que nous évoquions (à voix basse) à l'époque des cavernes, quand on enseignait le latin trémolisant de Cicéron. Baissant le nez de quelques newtons, je me pris à réfléchir, là, sous l'arbre, à ce sommeil paradoxal. La chouette ne dormait pas pour cause d'insensibilité aux excitations sonores et visuelles; non, c'était tout le contraire, et telle fut la révélation qui me pétrifia: le sommeil lui permettait de s'abstraire, de se déconnecter du monde extérieur et d'être en situation d'isolement. Valéry ne s'était pas trompé. «Penser?... Penser! c'est perdre le fil.» L'oiseau-philosophe s'abandonnait à la nature dormitive de la pensée. Celle-ci, comme la nuit porte conseil, est aveugle pour mieux y voir clair. Je quittai l'arbre et l'oiseau, lourd de cette sagesse légère et volatile. J'avais trouvé le moyen d'échapper aux méfaits du tube cathodique et de sauver ce qui me restait de squelette. C'était simple comme tout ce qui est essentiel. J'allais dormir en pensant, penser en dormant. Vous riez, très chers, je vous entends d'ici, mais qu'à cela ne tienne. Relisez la *Deuxième méditation* de Descartes. Elle vous enseignera le cogito léthargique, le plus fructueux qui soit, car il se prend et se donne pour un autre. Penser,

c'est se quitter, s'acquitter de soi-même. Le poète Guillevic rejoint le philosophe méthodique:

A ton réveil

Tu te remettras

A l'inventaire

Dors, pour l'instant. Laisse la forme imperceptible des choses t'informer d'inexistence. Oublie les notions qu'on t'a inculquées: concepts, jugements, délibérations; ce sont là des activités furieuses de rendement. Confie-toi à l'être, verbe nul et mystérieux, dont toute la carrière se fait dans le vide. N'attends pas de réponses, ne pose pas de questions. Dors. Traverse sans effort les contrées de l'engourdissement.

Au matin, j'eus la sensation d'avoir passé une nuit revigorante. Je ne me connaissais plus. J'avais pensé. L'érable n'avait pas bougé; la chouette s'était volatilisée; la télévision avait poussé son ultime rôle. De ce jour date ma conviction que les philosophies disputeuses et démonstratives gagneraient à se mettre en veilleuse. Moins de jactance et plus de somnolence. Si l'oiseau de Minerve ne prend son vol qu'au crépuscule, c'est que la lucidité pensante ne cherche pas les certitudes aux arêtes claires et distinctes, elle ne cherche d'ailleurs aucune certitude et même elle ne cherche pas. Elle plane sur fond de néant et se moque des orthodoxies qui rendent l'esprit tout croche.

Vous riez de plus belle; tant mieux, si c'est de bon cœur. Nous avons quitté la rue Kent pour nous installer hors de la ville. Je n'ai pas revu de chouette. J'ai appris à dormir sans chercher minuit à vingt-quatre heures. La pensée me vient et je n'en ai pas soupçon. Voyageur de nuit, je vois, sans regarder, la quiétude du non-être. Et je ne demande jamais: pourquoi? Ce serait le retour en force de l'efficacité, de la preuve irréfutable, du raisonnement infaillible. Je flotte, perdu mais non perdant, à la dérive, de l'improbable à l'impossible. Et souvent la voix inaltérable du *Phédon* murmure à mon oreille: «L'âme philosophique... il n'y a pas à craindre qu'elle redoute d'être

éparpillée au moment où elle se sépare du corps, ou d'être dispersée au souffle des vents, ou d'être envolée et, une fois partie, de n'être plus rien nulle part».

Je vous ai fait, très chers, une espèce de conte à dormir debout. Je n'en éprouve nulle gêne. Voyez: le matin s'approche à pas de lutin. Tout en dormant comme la Belle-au-bois-dormant, j'écrivais ces propos hors de saison. Au pays d'Hypnos, la fille de nuit assoupit les êtres, assurant au corps et à l'esprit leur métabolisme de base. C'est ainsi que l'on s'enfante à la pensée sans fond et qui est le fondement des phénomènes cognitifs. Croyez-moi, il faudrait dormir mieux et davantage, de jour et de nuit. Et, comme tout petits, alors que nous tenions entre nos bras l'ourson de peluche ou la poupée de chiffon et que l'homme des sables se penchait sur nos visages enfouis dans la confiance, nous pourrions, dépouillés de raison, sans plus de façade et de sauvegarde, tenir contre notre poitrine, invisiblement, la vérité qui n'est jamais catégorique ou définitive, encore moins triste (tant pis pour Renan, jouisseur de sa désespérance), qui est généreuse et patiente, en reprise sur elle-même à l'image de l'étonnement, tendre et tendue vers la nuit du monde où la figure du néant a des lueurs admirables. Mon vieil ami Dôgen (on assure qu'il est mort en 1253, mais j'en doute: ma chouette lui ressemblait à s'y méprendre) pouvait ainsi se livrer à la relecture hallucinatoire d'un texte inconnu. Il savait dormir tout en vaquant à ses affaires, mettre les scellés sur le dehors et sur le dedans, mourir un peu et beaucoup à chaque moment et rire, sans bruit, sans ombre, de sa propre évidence.

Donc, ne m'envoyez plus, très chers, vos sachets de tisanes et vos pots de décoctions propres à déjouer l'insomnie. Vos attentions partent d'un bon sentiment, certes, mais elles arrivent en retard. Pour dormir, il suffit, à l'instar de ma chère chouette, de s'immobiliser dans le lieu de l'éveil. Le désir en devient pensif et du coup ne pèse pas lourd. Ne vous inquiétez pas de ce quiétisme; la télévision et les

autres engins communicateurs s'occupent à nous occuper. Les gymnastiques de la détente pullulent. Et les violences qui s'opposent à la violence. Pour ma part, selon l'enseignement de la chouette rieuse et sérieuse, je me suis branché. Je dors face à ce monde télévisé. Et j'espère, comme on espère la pluie, le soleil, le vent, une main sur les paupières au dernier instant, j'espère que viendra le temps où le temps voudra dormir.